

Mes vies au fond du miroir

Jacques est rentré chez lui.

En tirant la gueule.

Marie efface en souriant les dernières traces de la présence de son petit ami avant le retour de ses parents : laver et ranger les deux verres, les deux assiettes et les deux fourchettes, vider le cendrier en s'assurant que les mégots de Marlboro disparaissent au fond de la poubelle, enterrer la bouteille de bière vide en dessous d'autres vidanges dans le sac de plastique bleu...

Satisfaite d'elle-même. Oh, elle sait bien va que Jacques brûlait d'envie de faire l'amour; elle l'a bien senti quand il s'est serré contre elle après le repas, mais il ne faudrait quand même pas qu'il croie que chaque soirée sans parents doive automatiquement se terminer au lit!

Il doit la mériter quand même, elle doit pouvoir se faire désirer (sans parler de ces crampes au ventre qui susurrent que le temps des tampons hygiéniques est revenu).

Et puis, l'amour est aussi fait de ces taquineries, de ces petits jeux, bras de fer-bonsaïs et mécanique quantique des vexations.

Parce qu'elle l'aime, Jacques.

Elle en est convaincue en tout cas. Tellement qu'elle pense déjà à leur future vie ensemble : dans quelques semaines, la fin de leurs stages respectif, le début de la vie professionnelle. Lui médecin généraliste, elle psychiatre. Ils prendront un emprunt pour s'acheter une grande maison et ils y auront leur cabinet; il fera la guerre aux bronchites et aux entorses, elle négociera avec Alzheimer.

La vie, sa vie prendra enfin son envol.

Onze heures vingt. Les parents ne devraient plus tarder. Tout est normal dans l'appartement: le balancier de la vieille horloge en bois foncé fait les cent pas, imperturbable dans sa cellule au-dessus du buffet en chêne, quelques magazines paressent sur la table de verre, les lourds rideaux de velours bordeaux sont figés entre les fenêtres et les abat-jours des deux lampes sur vases pseudo chinois. Tout est calme... sauf Princesse : cette chatte a besoin d'un vétérinaire-psychiatre. Là, elle est assise dans le vestibule, les yeux exorbités, la tête suivant une mouche invisible sur le grand miroir, la queue en solo de batterie frénétique.

Marie prend la chatte dans ses bras : "T'es complètement disjonctée toi, tu sais ! Regarde, il n'y a rien, pas de mouche, pas de papillon de nuit sur le miroir. Il n'y a rien du t..."

Le dernier mot est resté coincé dans la gorge. C'est probablement ce "...tout" avorté qui lui a brutalement volé toute la salive, qui soudain joue au tam-tam avec son coeur et qui lui fait mal quand elle essaie de déglutir. Ca ou ce que Marie a cru apercevoir sur la surface glacée: juste une ombre, une fraction de seconde. Comme si quelqu'un avait fait un geste derrière une glace sans tain...

Sauf que ce n'est pas un miroir sans tain. Marie le sait; cette glace engoncée dans le cadre de fer forgé, elle la connaissait déjà quand elle portait encore des couches

culottes. Gamine, elle s'y faisait des grimaces et des bisous passionnés sur la bouche. Elle s'y est observée un nombre incalculable de fois depuis avant de sortir. Un simple miroir dont les compétences, comme des millions de miroirs de par le monde, se limitent à refléter fidèlement tout ce qui passe devant lui.

Et pourtant une ombre dans le miroir, fugace.

Plus qu'une chose à faire, ridicule d'accord, mais nécessaire : jeter un coup d'oeil entre le miroir et le mur. Réflexe professionnel d'ailleurs: ne pas laisser le temps au non-réel de s'installer, lui claquer la porte au nez. "Tu ne diras rien à personne, Princesse, ok? Même pas aux autres chats".

Marie a honte de sa peur, mais a moins peur de la honte que de l'inexpliqué. Le miroir pend au mur par une chaîne accrochée à un gros clou. D'une main hésitante, elle l'écarte du mur et glisse le regard entre les deux.

Et soupire de soulagement : rien. Juste l'arrière du miroir, en bois, des fils de poussière et un mur plâtré.

Rien d'anormal, pas d'inconnus la regardant derrière une glace sans tain.

Elle se tourne vers la chatte qui, elle, continue à fixer d'un regard effaré le miroir :

"Princesse, un de ces jours, je me lancerai dans la psychiatrie féline. Tu es vraiment dingue..."

Dos au miroir, Marie repense à Alice au pays des merveilles. Et si il y avait vraiment quelque chose "de l'autre côté du miroir"?

Elle a à peine le temps de terminer sa pensée qu'un violent courant d'air glacé la frappe dans le dos. Simultanément, elle perd l'équilibre comme si elle était à l'intérieur d'un dé qui bascule subitement sur la face arrière: le sol devient mur, et le mur et le miroir dans son dos deviennent sol.

Marie tombe en arrière. Une microscopique fraction de seconde, elle attend le choc et le fracas lorsque ses omoplates fracasseront la glace. Mais il n'y a pas de choc, pas un bruit. Marie passe à travers le miroir, sans fracas, nuque la première, comme on s'allonge dans un bain.

Et Marie se retrouve étendue sur le dos de l'autre côté du miroir.

Hébétée, elle se relève prudemment.

La première chose qu'elle remarque, c'est la rampe de l'escalier devant son nez. Une rampe noire et massive comme l'infini, soutenue par de massifs fuseaux noirs au garde-à-vous. Et derrière la rampe, le vide. Une colonne de vide lumineuse à l'aveuglement, titanesque, qui disparaît dans la brume éblouissante loin au-dessus d'elle.

Marie pose les mains sur la rampe. Le contact du métal froid la rassure légèrement. Elle se penche prudemment par-dessus et regarde vers le bas: la colonne de vide descend à l'infini, à perte de vue. Un gouffre de lumière blanche, assez large pour engloutir plusieurs stades olympiques, vertigineux à en perdre le souffle. Marie a atterri dans une immense tour creuse avec un escalier tournant accolé aux parois intérieures, Un cylindre de verre plus haut et large que l'Everest.

Marie frissonne, se sent toute petite, fourmi égarée dans la Tour de Pise. Elle se retourne lentement ; face à elle, l'arrière du miroir, comme une fenêtre donnant sur le vestibule de l'appartement. Et Princesse de l'autre côté du miroir, qui la regarde la tête sur le côté.

Et surtout, avec une autre Marie qui continue à parler à la chatte, dos au miroir. Une deuxième Marie, habillée exactement comme elle, et dont elle lit les pensées ; une Marie qui jubile intérieurement d'avoir joué un sale tour à Jacques, qui répète à Princesse qu'" il n'y a rien dans le miroir ", qui se dit que ses parents ne vont plus tarder, qui se dirige vers la salle de bains pour se brosser les dents et se démaquiller avant d'aller au lit.

Marie s'est dédoublée, clonée, et la version originale ne s'en est pas rendu compte.

Des voix et un bruit de gens qui courent en sa direction lui font tourner la tête. Une dizaine de joueurs de rugby noirs chargent dans l'escalier, droit vers elle, visages tendus :

- Où sont-ils ? Par où sont-ils partis ?

Marie bredouille maladroitement quelques syllabes éparses : « Mais... qui ?... Que...? »

L'un des joueurs de rugby, un géant à la peau sombre comme la nuit pose ses énormes mains sur les épaules de la jeune fille : « Mademoiselle, c'est très important; ces choses qui vous ont enlevée, les avez-vous vues ? »

Un autre joueur, avec une énorme genouillère à la jambe gauche, se penche par-dessus la rampe et plonge le regard vers le bas de la cage d'escalier : « Ils ne doivent pas être loin. Venez, cette fois-ci on les aura ! »

Ils repartent, troupeau de buffles en colère. Seul le géant reste avec Marie : « Nous vous avons vue arriver, nous étions à leur poursuite. Vous ne vous êtes pas fait mal? »

Marie fronce les sourcils et prend une grande inspiration : fermer la porte à la panique, à la démence. Marie est psychiatre, Marie est rationnelle, Marie doit trouver une explication logique.

Mais ce picotement au bas des reins, mais cette respiration trop rapide et ce tremblement qu'elle ne parvient pas à dompter dans sa voix : « Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer ce qui se passe ? »

Le joueur de rugby la regarde tendrement et sourit, la tête sur le côté : « Pardonne-moi, j'étais trop absorbé par la chasse à ces salauds. C'est eux qui t'ont tirée de ce côté-ci du miroir. Personne ne sait qui ils sont ni ce qu'ils sont. Tout ce qu'on sait, c'est qu'ils attendent que leur victime tourne le dos à un miroir pour les "enlever". Toi, tu es passée de l'autre côté du miroir il y a quelques secondes à peine. Moi, cela fait très longtemps ».

Il sourit à ses souvenirs : « Nous sommes le XV de Johannesburg ; un jour, nous étions dans les vestiaires, juste avant un match ; des journalistes prenaient des photos de l'équipe, nous n'avons pas fait attention au miroir derrière nous... et nous nous sommes retrouvés soudain ici, comme toi... »

« Ici ? C'est quoi ici ? » Toute petite voix plaintive, une prière. Une supplication.

« Ici ? Ici c'est ... difficile à décrire. Nous sommes dans une immense tour avec cet escalier qui monte en colimaçon. Jusqu'où ? Je ne sais pas. Personne n'a jamais atteint le sommet, il n'y a probablement pas de sommet. Et sur les murs, il y a des millions, peut-être des milliards de miroirs. Chacun d'entre eux représente une de tes vies...

- Une de mes vies ? » demande Marie, le regard perdu dans l'immensité du palais de glaces.

L'homme se gratte la nuque en grimaçant : « Ca fait un choc, pas vrai ? Moi aussi, au début j'ai eu du mal à comprendre, et surtout à accepter. Comme toi, je pensais n'avoir qu'une seule vie, celle d'un joueur de rugby professionnel en Afrique du Sud. Je vais t'expliquer; comment t'appelles-tu?

-Marie.

- Moi, c'est Isaiah. Ecoute-moi bien, parce que ce que je vais te dire va te faire hurler de rire ou d'épouvante, je vais démolir en quelques mots toutes tes certitudes, tout ce que tu croyais savoir. Tu es prête ?

- Je ne sais pas, je crois.

- Bien. Marie, ce que tu croyais être ta vie jusqu'à peu n'est en fait qu'une de tes vies. C'est ça le grand mensonge : chacun d'entre nous a des milliers, peut-être des millions de vies. Simultanées. Des dizaines de milliers de vies qui se déroulent en parallèle, sans jamais se rencontrer.

- Non. Non, tu racontes n'importe quoi.

- Marie, combien de fois dans ta vie as-tu hésité entre deux options ? Dans une discothèque, un garçon te regardait intensément, et tu avais le choix entre détourner le regard ou soutenir le sien... Tu as peut-être tourné la tête ailleurs et tu ne l'as plus jamais revu ; mais en faisant cela, tu ne savais pas que tu te créais une vie supplémentaire. Et dans cette vie supplémentaire, tu lui souriais, et il engageait la conversation, et tu te rendais compte qu'il était beau et sympa et intelligent, et peut-être que tu finissais par l'épouser. Peut-être aussi qu'un jour, ton père a évité un accident d'un cheveu ; mais là aussi, il y a une de tes vies dans laquelle ton père mourait dans cet accident. Encore un virage, une autre de tes vies qui s'est matérialisée, qui continue, que tu ne connais pas.

- Ce n'est pas vrai ; je ne connais pas tes motifs, mais je sais que tu mens ».

Isaiah sourit tendrement : « Je ne pensais pas que tu me croirais immédiatement. Il te faut des preuves, c'est normal. C'est de ce miroir que tu es arrivée ? Bon, allons voir dans le miroir à côté. »

Marie regarde, pousse un cri de surprise et d'effroi, et porte ses mains à ses joues. Là, dans le miroir, une autre Marie fait des photocopies dans un bureau anonyme. Une Marie qui n'a pas fait d'études de psychiatrie parce qu'elle a mal vécu le divorce de ses parents, et qui se retrouve secrétaire d'un courtier en assurances.

Isaiah murmure : « Je ne sais pas ce que tu y vois. Moi, dans ce miroir, je fais partie d'une bande de voyous à Soweto. Je suis drogué. Pour m'acheter ma came, je tue sans hésitation. J'y ai violé plusieurs filles aussi. Brutalement. Sadiquement... Pas de rugby professionnel, pas de tournées internationales ; une vie de violence, sans issue, sans espoir. Tu vois, dix personnes peuvent regarder ensemble à travers la

même glace, chacun n'y verra jamais qu'une de ses vies. Tu n'as pas besoin de me dire celle que tu as vue pour toi dans ce miroir, ni dans aucun autre. Sache seulement que ce n'est pas une illusion. De l'autre côté de chaque miroir, une Marie vit une vie que tu aurais pu vivre, un Isaiah vit une vie que je ne connaissais pas ». Isaiah, deux mètres et 110 kilos de sensibilité, de douceur. Largement assez pour qu'il s'aperçoive qu'à ses côtés, petite Marie funambule périlleusement entre épouvante et panique. Assez pour que le lourd bras musclé et noir se pose comme un souffle sur les épaules blanches de Marie, histoire qu'elle se souvienne qu'elle est encore en vie, dans une vie peut-être un peu folle mais où elle n'est pas seule.

Isaiah adopte Marie.

Ils se rasseyaient à même le sol, les jambes pendant dans le vide ; et il continue à lui expliquer le monde où elle évoluera dorénavant, sa nouvelle vie. La nécessité absolue de ne jamais trop s'éloigner des gens qu'elle rencontre parce qu'il n'y a que cet escalier en colimaçon qui serpente à l'infini, qu'il n'y a pas de paliers, donc pas d'étages distincts, aucun point de repère. Le fait que personne n'a jamais réussi à repasser « de l'autre côté ». Que tout le monde se comprend dans cette tour quelle que soit la langue que chacun parlait de l'autre côté. Que dans leur nouvel univers, les fonctions biologiques semblent arrêtées : pas besoin de manger, de boire, de dormir... Que personne ne vieillit.

« Personne ne vieillit ? interrompt Marie, la tête posée sur l'épaule d'Isaiah. Mais alors personne ne meurt ?

- Oui et non. Les gens ne « meurent » pas ici ; ils s'effacent progressivement. Tu vois, chacun vit des milliers, des millions de vies en parallèle, mais petit à petit ce nombre de vies diminue : une maladie t'emporte à l'âge de dix-huit mois ici, un accident de voiture là-bas ou le cancer des os dans une autre vie... Chaque fois qu'une de tes vies s'éteint, tu perds un peu de « visibilité » dans cette immense tour. Lorsque tu n'existes plus que dans deux ou trois vies, il ne reste plus de toi qu'une silhouette, une ombre discrète. Et quand s'éteint ta toute dernière vie de l'autre côté des miroirs, tu disparais. Sans laisser de traces. Tiens, regarde là-bas, c'est Pawel. Il ne lui reste probablement plus qu'une poignée de vies. »

Marie tourne la tête. Quelques miroirs plus haut, une fine silhouette se tient immobile face à une glace. Tellement fine qu'on devine la paroi de verre derrière elle.

Isaiah reprend : « Depuis que je suis arrivé ici, je ne l'ai jamais vu ailleurs. Qui sait depuis combien de temps il est là, planté devant ce miroir. Personne ne sait ce qu'il y voit. Il est devenu pratiquement invisible, mais jusqu'à récemment, on voyait encore qu'il souriait. A l'infini, le regard perdu dans ce qui doit être la plus belle de toutes ses vies. Il a de la chance.

- De la chance ?

- Par rapport à moi en tout cas : je n'ai pas encore trouvé une de ces vies dans aucun miroir. Note, peut-être cela vaut-il mieux comme ça. Il y a beaucoup de gens comme Pawel, ici : un jour, ils découvrent dans un miroir que leur rêve le plus précieux s'y est réalisé, et ils ne bougent plus. Ils restent là, scotchés à ce miroir. Ils

en oublient de vivre ».

Le temps a passé. Impossible de dire combien de jours, de semaines ou de mois puisqu'il n'y a ni jours, ni nuits ; juste cette éternelle lumière d'un blanc éclatant.

Marie n'a pas quitté Isaiah. Lui par contre a quitté ses coéquipiers qui, eux, n'ont toujours pas mis la main sur ces « choses » qui ont attiré Marie de l'autre côté du miroir.

Marie et Isaiah se tiennent souvent par la main. Parfois, elle pleure un peu, surtout lorsqu'elle repasse devant la glace qui donne sur l'appartement de ses parents. Au début, elle posait son front contre la vitre froide et appelait en chuchotant sa maman. Sa maman qui est fière de sa fille unique : dans ce miroir, Marie a obtenu son diplôme de psychiatre, elle a épousé Jacques et elle est enceinte.

Marie a été aussi surprise la première fois qu'elle est passée devant un miroir qui ne lui renvoyait aucune image ; elle avait beau plisser les yeux, s'écraser le nez contre la glace, elle ne voyait qu'un brouillard étincelant. Isaiah lui a expliqué qu'il s'agissait d'une vie éteinte. Et Marie a eu du mal à accepter que dans une de ses vies ... elle était déjà morte.

Et puis aussi, « un jour », elle s'est révoltée. « Je ne veux pas rester prisonnière dans cette tour, a-t-elle hurlé, échevelée. Je ne veux pas passer le restant de ma vie à regarder mes vies sans en vivre aucune. Je veux une vie, UNE VIE !!! »

Le joueur de rugby sud-africain a posé ses énormes mains sur les épaules de Marie, et il l'a regardée tout au fond des yeux : « Marie, tu es en train de la vivre, ta vie. Ici, avec moi. De toutes tes vies, celle-ci est peut-être la plus belle puisque c'est la seule dans laquelle tu ne connaîtras pas la vieillesse, la seule qui te permette de voir tout ce qui s'est passé et tout ce qui aurait pu se passer. Une vie dans laquelle tu n'auras jamais aucun regret...Et puis aussi, une vie dans laquelle nous nous sommes rencontrés... »

C'est la première fois qu'ils se sont embrassés.

Cela aurait constitué une belle fin, mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Parce que « un jour », Isaiah a découvert une nouvelle vie dans un miroir plus éloigné. D'abord, Marie a attendu patiemment à ses côtés, et puis elle lui a demandé ce qu'il y voyait. Isaiah n'a pas répondu, comme s'il n'avait pas entendu. Il souriait, le regard fixé sur le miroir, des larmes de bonheur roulaient sur ses joues noires.

Marie s'est souvenue de Pawel. Alors, elle s'est hissée sur la pointe des pieds pour embrasser son joueur de rugby sur la joue. Elle a murmuré « Adieu, Isaiah » à son oreille, et, comme il ne réagissait pas, elle a collé son visage blanc contre son torse noir, elle a fermé les yeux et a respiré une dernière fois son odeur, pour l'emporter avec elle. Et Marie a décidé d'aller voir plus loin, beaucoup plus loin.

Elle a longtemps marché, toujours plus haut, jusqu'à ce que Isaiah ne soit plus qu'un petit point imperceptible dans l'immense escalier. A un moment, elle a senti un courant d'air froid, et deux ombres sont passées en trombe devant elle ; derrière

elles, une équipe de rugby chargeait en criant.

Et puis, elle a trouvé un enfant qui appelait sa maman en pleurant, face à un miroir.

Un petit garçon de trois ans tout au plus, pyjama Pokémon et petits pieds nus, qui serrait un singe en peluche délavé sur sa poitrine.

Marie l'a pris dans ses bras, et avec toute la tendresse de l'univers, elle lui a parlé très doucement. Personne ne sait ce qu'elle lui a dit, mais après quelques minutes, l'enfant s'est calmé.

Depuis, ils arpentent à deux cet escalier sans fin, main dans la main ; ils s'arrêtent devant chaque miroir et se racontent mutuellement ce qu'ils y voient. Parfois, ils éclatent de rire.

Marie n'a plus jamais revu Isaiah. A part une fois. Dans un miroir. Ils étaient ensemble dans cette tour, heureux. Il n'avait pas découvert le miroir qui les avait séparés.

Et puis aussi, elle a pris soin de ne plus jamais repasser devant le miroir qui donne sur le vestibule de l'appartement de ses parents.